

## Le philosophe chinois Tchouang-tseu

Jean-François Billeter, *Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*, Paris, Éditions Allia, 2010, 110 p., 6,10 €.

[Nous avons gardé la transcription française qui est celle que Jean-François Billeter utilise car elle préserve la prononciation des mots, plutôt que le pinyin qui s'impose maintenant partout – dans lequel Tchouang-tseu est transcrit Zhuangzi.]

Après les *Leçons sur Tchouang-tseu* et les *Études sur Tchouang-tseu*, Jean-François Billeter nous livre ses *Notes sur Tchouang-tseu et la philosophie*, ensemble de réflexions qui lui sont venues à la suite d'un colloque tenu à Taipei sur son premier ouvrage. Une série de malentendus avec ses interlocuteurs chinois, d'ordre terminologique, mais aussi concernant l'interprétation de la pensée même de Tchouang-tseu, restaient à éclaircir. L'auteur juge que celle-ci a une portée universelle, car fondée sur l'expérience que tout individu peut éprouver dans son rapport au langage, au corps et à la société. Il aborde ainsi les concepts d'harmonie et d'énergie, au fondement même de la pensée chinoise, de façon neuve au regard de la tradition chinoise.

On connaît la controverse qui l'opposa à François Jullien pour ce qui est de la traduction du terme *Tao*, par exemple. Ce dernier estime qu'il faut garder le même mot pour traduire toutes les occurrences de *Tao*, alors que notre auteur préconise, au contraire, de tenir compte du contexte et de choisir à chaque fois le mot qui s'appliquera le mieux à la phrase française et facilitera la compréhension de celle-ci. Les risques de distorsions sont dès lors plus grands et l'on ne peut s'étonner de la perplexité avec laquelle les spécialistes chinois ont accueilli certains de ses commentaires. La démarche est pourtant séduisante et donne sans aucun doute à penser. Je vais tenter d'en restituer quelques fils.

Le courant philosophique européen le plus proche de ce que J.-F. Billeter développe à partir de sa lecture de Tchouang-tseu serait la méthode phénoménologique, mais avec cette différence : « Ce n'est pas l'épistémologie qui intéresse Tchouang-tseu, mais notre liberté subjective, notre capacité de nous dégager des choses pour agir juste », affirmait-il déjà dans les *Leçons* [Billeter J.-F., p. 108]. Il voit dans ce philosophe antique – IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère – un auteur qui apporte des solutions à nos problèmes les plus contemporains et les plus universels, une ouverture pour créer du nouveau corrélé à un sujet enfin autonome et créateur.

Les interlocuteurs chinois avaient opiné, mais, pour eux, le sujet autonome était le sujet qui s'extrait du monde pour accéder à la méditation, tandis que J.-F. Billeter introduisait une notion du sujet liée à une définition nouvelle du corps, qui serait implicite chez Tchouang-tseu et qu'il définit « comme l'ensemble de nos facultés, de nos ressources et de nos forces, connues et inconnues de nous, autrement dit comme un monde sans limites discernables, au sein duquel la conscience tantôt disparaît, tantôt se détache à des degrés variables selon les régimes de notre activité » [p. 30]. Là encore, les interlocuteurs chinois avaient adhéré, mais en ramenant cette nouvelle acception du corps à ce qu'ils connaissaient – ils y retrouvaient le *Qi* [tsi] : l'énergie, le souffle, supposé constituer le fond commun de toutes choses.

Il est classique de considérer Tchouang-tseu comme un philosophe du *Qi*, ce contre quoi J.-F. Billeter proteste, pour deux raisons, explique-t-il. Il n'y a, d'une part, pas d'abord doctrinal chez Tchouang-tseu, et donc pas de doctrine du *Qi* : « Un discours trop cohérent lui paraissait suspect parce qu'il s'intéressait en premier lieu aux apories de la pensée, aux paradoxes et aux discontinuités sur lesquels nous butons dans l'expérience de nous-mêmes et du monde » [p. 34] ; le second point est que l'interprétation traditionnelle du *Qi* s'est imposée à partir des Song (960-1279) et ne correspond pas à ce que pensait véritablement Tchouang-tseu. Cette interprétation devenue classique implique une continuité entre les phénomènes, entre objectif et subjectif, sans rupture, avec pour conséquence que « le sujet ne peut être conçu comme le lieu d'où surgit le nouveau » [p. 35].

Selon J.-F. Billeter, les pièces de Tchouang-tseu suggèrent que la subjectivité consiste en un va-et-vient entre le vide et les choses – le vide correspondant alors à une capacité de changement. Ce vide créateur est à situer dans l'individu, précise J.-F. Billeter, ce que ne font pas les Chinois dans leur lecture de Tchouang-tseu. Ce détournement du « véritable Tchouang-tseu » servait une politique impériale, qui situait le fondement de l'ordre des choses dans l'univers, et non dans le sujet, celui-ci devant s'y plier pour que l'harmonie soit préservée.

Terminons cette brève évocation par une citation qui donne envie d'aller connaître davantage Tchouang-tseu lui-même : « L'oreille ne peut faire plus qu'écouter, l'esprit ne peut faire plus que reconnaître, tandis que l'énergie est un vide entièrement disponible. L'acte s'assemble seulement dans ce vide. Et ce vide, c'est le jeûne de l'esprit. » [cité p. 82]

*Nathalie Charraud*